

ADELINE ATTIA

TRAVERSER

R É C I T

Adeline Attia

Traverser

récit

© Adeline Attia, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7103-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Josh, mon mari, sans qui la traversée aurait été tout autre.
À mes enfants, pour qu'ils comprennent.
Aux femmes et aux hommes qui m'ont sauvé la vie.

Je découvre sans cesse que le Journal est un effort pour ne pas perdre,
pour me garantir contre l'éphémère, les morts, les déracinements, les
dessèchements,
les irréalités. Je sens que lorsque j'enferme, je sauvegarde tout. Cela vit ici.

Anaïs Nin
Janvier 1946

Avant-propos

Cette rupture n'est pas un temps mort mais un temps de vie, et il me faut l'écrire. J'écris mon journal depuis l'âge de neuf ans car j'ai une peur obsessionnelle de l'oubli, de la perte, et un vœu de transmission, sans savoir encore s'il s'adresse à mes enfants.

Avec le temps et l'expérience des vies adultes, cette manie du journal s'est transformée, a évolué au gré des événements, de l'actualité mais aussi de mes lectures, des multiples influences qui me traversent.

Lorsque j'ai appris mon cancer du sein en janvier dernier, tout s'est arrêté, y compris le livre en cours. J'étais soudain devenue incapable d'écrire quoi que ce soit, sauf mon journal. Sans le savoir, j'écrivais le brouillon de ce récit.

J'ai compris au bout de six mois que ce récit devenait essentiel car il reliait mon vécu le plus intime à la pensée ambiante. L'intérêt croissant pour la résilience, dont le mot est usé jusqu'à la corde, m'a interpellée car il signale une autre injonction : celle de la performance à tout prix. Performance dans l'application des protocoles de soin, nouvelle bible – non traduite en langage vernaculaire pour les malades-, performance dans la guérison, pourtant très hypothétique... C'est comme si la beauté intrinsèque du concept de résilience (la capacité à surmonter des chocs traumatiques ou la valeur caractérisant la résistance à un choc physique, quel qu'il soit) devenait un passeport pour la réintégration dans le monde des bien portants, avec son cortège d'*activités*, familiales, professionnelles, sociales...

On doit être résiliente ou ne pas être, c'est ce que je comprends peu à peu, entre les lignes.

Que faire alors de la lente traversée de la maladie, que faire de cet entre-deux, des zones grises de la vulnérabilité, pourtant ressenties par la majorité des personnes atteintes d'une pathologie affectant leur « vie normale » ?

La nouvelle urgence médicale déplace les autres urgences et il faut tout réapprendre et organiser « au fil de l'eau ». Improviser. Il faut espérer aussi. L'espérance et la désespérance sont assorties, inséparables.

Il sera donc question de sensations, de fragilités nouvelles, d'intimité, de tabous, de régression, de discussions, de doutes, d'anxiété, de corps, d'écriture, de films,

de livres, de tableaux. Je parlerai aussi forcément de paysages, ceux qui accompagnent les saisons objectives et subjectives de cette foutue année. Ce qui compose la toile de fond de la maladie est différente pour chacun et pourtant c'est la tonalité que je retiendrai, tout comme les odeurs des lieux, qui m'ont beaucoup imprégnée, comme lorsqu'on est enfant.

Dans ma traversée, je ne suis pas seule. Les proches sont proches et je me sens accompagnée, ce qui a un prix inestimable. Mais le long du chemin, quelques amis, également proches, sont morts du cancer aussi, en très peu de temps. Cette maladie n'est pas la mienne, elle est un fléau et ces disparitions soudaines m'ont beaucoup affectée. D'autres personnes sont entrées dans ma vie, d'anciens amis ont été retrouvés, de nouvelles complices de groupes de parole m'ont ému aux larmes...

Il existe des loyautés et des liens invisibles qui nous attachent aux autres, aux morts comme aux vivants. Aussi, comment ne pas lier ma maladie à celle de ma mère, disparue il y a trois ans quasi jour pour jour à l'annonce de mon cancer du sein ? Deuil pas encore terminé, failles béantes dans mon inconscient, pas encore refermées. Je me questionne, je laisse retomber des infimes parcelles de réponses, qui flottent et sédimentent lentement, comme dans un lac.

L'eau et le thème de la dérive ont une place majeure dans mes écrits intimes et traverse littéralement mes tranches de vie depuis que je suis objectivement adulte. Mes fleuves et mes océans sont bien sûr très métaphoriques (l'inconscient féminin y puise sa sève...) mais je n'ai jamais l'impression de décrire une odyssée. La quête oui, mais sans les combats.

Je me perçois comme une voyageuse de mon temps, embarquée dans plusieurs navires mais cette introspection n'a pas de sens si on lui ôte l'altérité. Je convoquerai donc aussi les émotions reçues et partagées, par d'autres récits de femmes et d'hommes qui m'ont confié leurs fragilités. Nous avons embarqué ensemble dans ce drôle de paquebot où la croisière ne s'amuse pas toujours et où l'on doit faire avec des passagers inconnus.

Dans ma traversée, il y a des escales, bien des dérives mais aussi l'espoir de l'arrivée, l'horizon de la guérison.

Première partie
Hiver
Étreintes glaciales

1

Les jours d'avant

Neuschwanstein, Bavière, 23 décembre 2022

Devant mes yeux le lac endormi. Il pleut et les montagnes sont à peine visibles sous le brouillard épais. C'est étrange d'avoir cherché à voler le regard du prince fou (qu'il n'était pas, j'en suis certaine). Comprendre sa volonté d'embrasser le monde de loin, de *posséder* le panorama absolu pour le relier au monde plus vaste et le contempler.

Je saisis ses visions, ses débordements, sa misanthropie, sa paranoïa mais ne peux le comprendre vraiment car un immense espace-temps nous sépare. Et pourtant... Louis II de Bavière me fascine et j'ai de l'empathie pour lui.

*

24 décembre, à la fenêtre, sur le lac Alpensee.

Le temps s'étend très lentement. Nous sommes en contemplation attentive, en suspens. J'avais besoin de cette vacance.

L'eau du lac est complètement immobile et le reflet des montagnes parfaitement exact, en miroir. Les couleurs sont exactement les mêmes entre le haut et le reflet du bas de la ligne d'horizon. Je me demande comment cette immobilité « apparemment » parfaite est possible dans la nature.

Pas un souffle de vent ne fait vibrer la surface du lac. C'est ce que je suis venue chercher ici, sans doute : cette perfection rassurante, le cœur de l'hiver où les ténèbres existent. Je suis Saturnienne jusqu'au bout des ongles, le dernier jour de l'année est mon anniversaire, pour le meilleur et pour le pire.

Dans les palais de Louis II, les chambres étaient sombres et toutes petites, cela m'a frappée, en contraste avec l'immensité des châteaux et les vues infinies.

L'infiniment petit des existences doit donc se résumer dans la miniaturisation de l'habitat intime : la *chambre à coucher*.

Cette glissade entre Noël et le jour de l'an (l'expression consacrée est *zwischen den Jahren*, et désigne ce moment particulier de l'année où l'on se trouve entre deux cycles annuels, souvent une période de repos, de réflexion et de

célébrations continues) est à la fois douce, confortable et un peu inquiétante. Jamais le présent ne m'aura paru aussi urgent à vivre.

Les grondements du monde se font de plus en plus menaçants. Poursuite de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, répressions en Iran suite aux révoltes anti-voile, remise en cause du droit à l'avortement aux Etats-Unis... J'ai pourtant écrit cela cent fois. Cent fois, mille fois je me suis dit que j'étais privilégiée d'échapper encore une année au grand vacarme, de parvenir à slalomer entre les menaces en tous genres.

Je me sens plus sage qu'avant pour faire face à ces incertitudes.

Autre pensée du jour : je dois regarder les personnes qui m'entourent professionnellement comme des étoiles. Celles qui brilleront toujours et qui ont éclairé mes projets de leur lumière, les étoiles filantes, qui passent et tracent vite, et celles qui s'éteignent petit à petit les unes après les autres, après avoir brûlé certains de mes rêves.

Je crée inlassablement pour entraîner d'autres personnes, animer des collectifs mais rares sont celles et ceux qui entrent entièrement dans la danse. Beaucoup de plagiats, quelques vraies trahisons ont existé mais je refais confiance à chaque fois. C'est ma nature. Je découvre aussi que certains partenaires avec qui je travaille n'ont pas d'audace et je l'oublie souvent. Sur le passage, après avoir bien butiné, ces personnes m'abîment, m'écorchent de leurs mots ou actes malveillants, au moment où je baisse la garde, le plus souvent. Après tant d'années, je me sens toujours aussi blessée et trahie que lorsque j'ai lancé ma première boîte. Mais le temps passe et je reprends inlassablement le tissage de mes toiles de Pénélope

Les étoiles meurent aussi.

*

Toujours le 24 décembre

Personne ne nous appelle et nous n'appelons personne. Noël est un trou, un espace de tranquillité pour les non chrétiens qui en profitent allègrement. Liberté.

J'appelle Valentine¹ mercredi. Besoin urgent de savoir ce qui se cache dans mon avenir proche. Ne pas trop en attendre...